

La cacaoculture hybride à l'ère du retour des employés déflatés au village dans la zone cacaoyère du Cameroun

MEBENGA TAMBA LUC

Département de Sociologie et Anthropologie
Université de Yaoundé I

RESUME

Le regard anthropologique qui se pose ici sur la cacaoculture marquera son originalité d'abord par la reconstitution du tissu de considérations socio-culturelles multiples avec lequel les populations avaient reçu et intégré cette culture dès son apparition en terre africaine. Il sera ensuite question de présenter à grands traits les problèmes pratiques qui, s'ils sont spécifiques à chaque milieu géo-culturel et soutenus par la perception et les représentations issues de l'imaginaire des populations elles-mêmes, permettent d'apprécier et de comprendre à la limite le sens de la productivité de cette culture en Afrique.

Toute cette analyse s'inscrit dans la problématique du retour au village des anciens citadins salariés. Car, obligés de développer de petites activités agricoles pour survivre dans leur nouvel univers social qu'est la campagne, ils se concentrent naturellement sur la cacaoculture en souvenir de l'unique et ancienne source de revenus du monde rural. Mais, parallèlement, d'autres nouvelles cultures se développent et tentent même de concurrencer celle de la cacaoculture dans l'ordre des activités actuelles de survie du paysan. Le déflaté actuel maîtrise-t-il réellement cette situation?

INTRODUCTION

Depuis son accession à l'Indépendance le 1^{er} Janvier 1960 et après une quarantaine d'années, le Cameroun, pays où domine l'activité agricole donne à observer deux grands phénomènes sociaux dans ledit secteur. Au départ, la population active, caractérisée par la présence massive

des jeunes, sort des campagnes pour se masser dans les grands centres urbains à la recherche d'une activité salariale, abandonnant ainsi le monde rural avec son agriculture. Ce phénomène prit le nom générique "d'exode rural". Au cours des dix dernières années, ensuite, une grave crise économique mondiale qui n'épargne pas le Cameroun, va obliger beaucoup de citoyens à rebrousser chemin et réintégrer le monde rural agricole. A ce niveau, cet autre phénomène fut baptisé "retour au village"¹. Dans l'un ou l'autre cas, l'activité agricole va servir de jauge pour évaluer le rythme de vie des sociétés camerounaises.

Ainsi, en évoquant la situation des migrants après leur retour au village, au Nord et à l'Ouest du Cameroun, un groupe de chercheurs écrit: "Dans le Nord, l'activité actuellement prédominante est l'agriculture qui occupe plus de 20% des hommes et des femmes de tous les âges. A l'Ouest, la situation évolue selon l'âge et le sexe du migrant. Ainsi, les jeunes se retrouvent beaucoup plus au chômage ou à l'école, alors que les adultes sont pour la plupart dans l'agriculture où les femmes dominent." (*Retour au village*, p. 101)

Dans la zone cacaoyère, la culture du cacaoyer, à l'instar de la culture du caféier à l'Ouest ou de celle du cotonnier dans le Grand-Nord, renforcée par une vieille tradition agricole, constitue l'activité du premier choix des migrants.

Au regard de la diversité culturelle qui se développe de façon croissante autour de cette culture principale et, compte tenu de la nécessaire dynamique que doit produire le migrant pour résoudre son problème de réintégration dans son village, le phénomène nous pousse à nous poser un certain nombre de questions de réflexion: Qui est à l'origine de cette diversification culturelle dominante autour de la cacaoculture? Le cacaoyer dit hybride en usage courant dans les plantations actuelles ne présente-t-il pas lui-même les aspects et les caractéristiques qui le condamnent au

¹ Ce phénomène a valu une étude concertée des chercheurs au Cameroun et la somme des résultats se trouve dans *Le Retour au Village*, 1996, l'Harmattan.

dépassement par les nouvelles cultures de rente? Quelle est la place du migrant à ce sujet?

En organisant une réflexion sur les considérations socioculturelles et sur les problèmes liés à la culture du cacaoyer des variétés hybrides à l'ère du retour des migrants au village, la présente analyse va tenter de relever un des problèmes qu'affrontent les "anciens salariés" une fois rentrés dans leurs villages. Il s'agit en fait non seulement de réintégrer le village mais également de développer les sources de revenus pour essayer de retrouver le niveau de vie que procurait jadis le travail salarial en ville.

Notre hypothèse de travail est donc celle qui soutient que le cacaoyer de type hybride n'est plus la seule source de revenus du paysan, notamment pour ce "nouveau paysan" que la conjoncture économique vient de placer en position de "déflaté" et à qui elle oblige à créer des initiatives économiques plus prometteuses.

I. PROBLEMATIQUE DU RETOUR D'UN DEFLATE AU VILLAGE ET PRATIQUE DE LA CACAOCULTURE

1. La cacaoculture et/ou les autres nouvelles cultures

La grave crise économique qui menace le monde entier se manifeste au Cameroun par la baisse des revenus, le ralentissement des activités des secteurs de l'éducation et de la santé. Mais on note surtout la fermeture de certaines entreprises privées. Les services d'état ou para-étatiques, souvent plus gros employeurs de la main-d'oeuvre nationale, se trouvent eux-mêmes asphyxiés par la masse volumineuse de leurs personnels, incapables de faire fonctionner la grande machine de leurs structures opérationnelles.

L'une des "solutions miracles" que conçoivent les Institutions Internationales et les Organismes d'Assistance au Développement tels que le Fond Monétaire International (FMI) et la Banque Mondiale aux Etats africains pour leur redressement, est sans

doute l'adoption des plans d'Ajustement Structurel (PAS). L'application de cette proposition exige au premier plan la réduction de la masse salariale à travers le licenciement d'une bonne partie des employés.

Au Cameroun, cette pratique amène à parler aujourd'hui d'une catégorie d'employés dénommés les "déflatés" ou encore les débranchés des entreprises. Elle permet également d'observer un retour massif de ces "anciens salariés" dans leurs villages respectifs. Ce retour, plutôt forcé, pose le problème de leur réinsertion en milieu rural. Comment s'y maintenir? Quelle activité adopter pour combler le vide par l'absence des revenus de l'activité salariale?

Dans la zone cacaoyère, on observe un phénomène: partout, un effort considérable de vulgarisation des nouvelles variétés du cacao est soutenu par une vive tendance à l'amélioration de leur production grâce aux résultats des recherches scientifiques réalisées par les structures nationales, régionales et internationales².

Mais, à côté de cette ancienne source de revenus, le "déflaté" de la zone cacaoyère a adjoint d'autres types de cultures à l'instar du palmier à huile (*Elaeis guineensis*), l'ananas ou simplement des cultures maraîchères³.

Tout d'un coup, la cacaoculture hybride aujourd'hui connaît une double baisse qualitative et quantitative. Les pouvoirs publics multiplient les campagnes pour restaurer l'enthousiasme à la cacaoculture; tandis que le marché international déplore à tue-tête la mauvaise qualité du cacao camerounais qui lui parvient.

² Selon un rapport du PNUD (1997) le Cameroun a bénéficié (91-98) d'un projet National de Formation et de Vulgarisation Agricole (PNVA). Son financement, à coups de milliers de dollars, aura servi à accroître la production agricole, à renforcer les structures d'encadrement et à mettre au point un système de gestion des services de vulgarisation

³ Les projets MINAGRI CMR/AGR/0027 et CMR/AGR/0104 ont été conçus pour la promotion de ces diverses cultures (PNUD, 1997. op. cit).

Dans la quête des causes de la détérioration de cette culture, beaucoup d'analyses font état des aléas climatiques, de l'usage insuffisant des produits phytosanitaires et, dans une moindre mesure, du découragement des planteurs face aux fluctuations du prix du kilogramme de cette denrée.

Mais en prenant en compte le "déflaté" et son nouvel entourage socio-économique, on se rend à l'évidence que toutes ces raisons évoquées s'écartent totalement de l'environnement socioculturel dans lequel le cacaoyer est cultivé en Afrique en général et, au Cameroun en particulier. C'est un environnement auquel le "nouveau migrant" du monde rural n'est pas habitué et qui peut tout aussi bien intervenir dans la production, négativement ou positivement.

Rappelons donc d'abord les caractéristiques du "déflaté", migrant et nouveau paysan avant de procéder à l'étude de cet environnement socioculturel de la cacaoculture.

I.2. Qui est donc le migrant ou le "déflaté"⁴

Cette question trouve sa place ici dans la mesure où il nous semble nécessaire d'établir un lien entre les caractéristiques de ce nouveau paysan et la promotion de nouvelles cultures en dehors de la cacaoculture.

En effet, fidèles aux résultats de leur enquête dans le grand Nord et à l'Ouest, E. NGWE (1996: 48) identifie le migrant comme un citadin qui jadis avait institué une tradition de visiter son village notamment pour "assister ses parents" ou pour assister aux "fêtes traditionnelles". Dès lors, le canevas de transmission de nouveaux modèles et de nouvelles idées s'installe entre la ville et la campagne (Franqueville, 1987). En allant "passer ses congés" et semer ses cultures ou "surveiller ses champs", le citadin

⁴ Nous faisons un usage commun entre les termes "migrant" et "déflaté" pour la simple raison que dans le cadre de notre analyse, la migration vers les villages est une conséquence de la situation de "déflaté", des personnes et des familles.

communiquée en paroles ou en actions les nouvelles données de l'agriculture du temps.

Par ailleurs, par rapport aux chefs de famille dont l'âge varie entre 15 et 39 ans, l'étude précise en plus qu'il s'agit là d'une population "encore relativement jeune, et donc capable de s'adapter à la nouvelle vie du village..." (NGWE op. cit., p.51). Même si, l'enquête révèle que les migrants sont à la fois "peu instruits" et "peu qualifiés", deux dernières caractéristiques prises en compte par l'enquête, il reste tout de même que l'expérience citadine des migrants sur les pratiques culturelles à travers les voyages inter-régionaux et les médias est un facteur incitateur à la promotion de nouvelles cultures dans leurs milieux ruraux respectifs.

II. Le cacaoyer en Afrique et au Cameroun

1 Rappel historique

Sous la plume de Ian Piper (1980) nous apprenons que le cacao apparaît sur notre globe à l'an 600 de notre ère. Les premières plantations de cette culture furent faites dans la province du Tucatan, au Sud du Mexique. C'est là que des fèves étaient ramassées et ventilées à travers le monde. Vers 1503 au Nicaragua, le cacao servait déjà à la fabrication d'une boisson aromatisée. Le cacao est introduit en Europe par un colon espagnol Hernando Cortez en 1523. L'Afrique, fille de la colonisation européenne, va connaître inévitablement cette nouvelle culture comme un héritage. On y plantera le cacaoyer d'abord pour ravitailler l'industrie du colonisateur qui avait déjà développé la technique de la fabrication du chocolat. Ensuite, au lendemain des indépendances, les paysans de l'Afrique tropicale vont créer leurs propres plantations dans l'espoir d'en faire une source de revenus et changer probablement leur mode de vie. Cela dû leur apporter un sourire mais beaucoup de déboires⁵.

⁵ Au Cameroun, pour le célèbre écrivain Mongo-Béti (Eza Boto), la censure coloniale qui pesait sur les intellectuels de son époque, dénonçait déjà énergiquement toutes les méthodes et la mesquinerie que les acheteurs "blancs" utilisaient pour arracher des tonnes

Les premières variétés qui parvenaient en Afrique en provenance du Mexique via Europe selon J. Liabeuf (1980) furent rangées en trois groupes:

- Le groupe des *Criollo* caractérisé par des fèves blanches et dodues. La cabosse présentait la couleur rouge ou verte avant la maturité et des sillons profondément marqués.
- Le groupe des *Forastero* amazoniens présentait des fèves plus ou moins aplaties et ayant la couleur violette à l'état frais. Les cabosses, de forme variable, était de couleur verte ou jaune à la maturité. Les sillons étaient peu visibles.
- Le groupe des *Trinitario*, était en faite une variété intermédiaire entre les deux premières que nous venons de présenter. C'est la première variété hybride.

Au cours des deux récentes décennies, d'autres variétés hybrides seront développées par les services de vulgarisation de la cacao-culture des pays de l'Afrique Tropicale⁶. Elles se caractérisent notamment par une plante de courte taille, un feuillage touffu qui se détend comme un parapluie, les cabosses portant de nombreuses fèves sont de couleur verte avant la maturité et jaune ou rouge à maturité.

Par rapport aux variétés *Criollo* et *Forastero* que nous appellerons désormais cacao colonial, tout au long de cette analyse, le cacao du type hybride est aujourd'hui très répandu en Afrique, en même temps que disparaissent progressivement ces variétés importées par la colonisation. C'est donc en principe la culture du cacao pris dans tous ces états d'hybridité que nous analyserons ici. Entre l'époque coloniale et les temps actuels, l'Afrique tropicale a connu des variétés de petite taille, de la variété moins productive vers la plus féconde.

de cacao aux pauvres paysans à vil prix sinon gratuitement.

⁶ C'est l'une des missions assignées à la SODECAO (société de Développement du Cacao) au Cameroun.

2 Zones de production cacaoyère au Cameroun

Le Cameroun, comme la plupart des pays de la forêt Equatoriale de l'Afrique centrale, est un pays à vocation agricole. Cependant, le principal problème auquel les investigations font face est celui de la disponibilité des résultats de sa production agricole.

A propos de la production cacaoyère, la principale source d'informations est le ministère de l'agriculture (MINAGRI). Dans une moindre mesure, on peut collecter quelques données statistiques de cette production à l'Office National de commercialisation du cacao (ONCC), à La Direction Nationale des Statistiques et de la Comptabilité, structure dépendant du ministère de l'Economie et des finances (MINEFI). On peut également mener quelques recherches auprès du ministère du développement industriel et commercial (MINDIC).

Selon le rapport n°006 produit conjointement par l'ONCC / AGRI-STAT / MINAGRI en décembre 2000, la production cacaoyère du Cameroun pour la campagne 1999/2000, avait atteint 116.000 tonnes. Cette quantité provenait des zones de productions suivantes:

- Province du Centre, du Sud, de l'Est et du Sud-Ouest: tous les départements;
- Province du littoral: notamment dans les départements du Mounjo, Nkam et Sanaga Maritime;
- Province de l'Ouest: notamment dans les départements du Ndé, Haut-Nkam et la Menoua;
- Province du Nord-Ouest: quelques villages voisins de la province de l'Ouest .

N'ayant pas pu mettre la main sur les résultats précis de cette production par provinces ou par départements, référons nous simplement à la répartition ethnique des populations camerounaises des provinces cacaoyères sus-évoquées (cf. *Atlas*

de la République Unie du Cameroun, 1979) pour tenter d'esquisser le classement des cacaoculteurs du Cameroun selon leur poids démographique.

- Le premier groupe des cacaoculteurs nous vient ainsi des provinces du Centre, Sud et de l'Est. Il s'agit notamment des Eton, Manguissa, Bafia, Ewondo, Mwelé, Bene, Boulou, Fang, Ntoumou, Maka...
- Le deuxième groupe rassemble les cacaoculteurs de toute la province du Sud-Ouest et ceux des trois départements cités dans la province du Littoral. Il s'agit surtout des Bassa, Bakoko, Banen, Mbo, Bakossi, Bakweri...
- Le troisième groupe de cacaoculteurs est issu de la seule province de l'Ouest, il est composé des Bamileké.

Le dernier groupe est formé par quelques petites familles de cacaoculteurs de la province du Nord-Ouest. Il est difficile d'identifier l'émergence d'un groupe ethnique quelconque au premier rang de cette activité agricole.

III. Présentation et discussion des résultats

En plus des données agro-techniques qui permettent habituellement d'évaluer la pratique de la culture du cacao, les recherches anthropologiques nous autorisent aujourd'hui de constater que cette pratique bénéficie aussi des considérations socioculturelles en Afrique dont on néglige le plus souvent ou que l'on a tendance à oublier.

1. Considérations socioculturelles sur la cacaoculture

a. Cacaoyer: un bien héréditaire

La plupart des sociétés traditionnelles africaines ont connu l'économie monétaire à travers la culture du cacao. Les chefs de famille, généralement de grande taille, trouvaient mieux de

subvenir aux besoins de leur nombreuse progéniture en cultivant le cacao sur des grandes surfaces afin de récolter autant qu'il en fallait. C'est notamment après la vente du cacao que les cultivateurs réalisaient leurs projets vitaux. Ils payaient leur impôt, dotaient leurs épouses, construisaient des cases en tôles, s'achetaient un petit équipement d'appoint: fusil de chasse, poste radio, lit métallique etc... Dans des familles dont les enfants s'efforçaient à fréquenter une école, la vente du cacao permettait aux parents de payer la scolarité de leurs enfants et de leur fournir le matériel scolaire nécessaire. Au niveau des rapports sociaux, des conflits entre deux familles ou bien entre deux cultivateurs tout simplement, se soldaient le plus souvent par l'échange soit des produits de cultures (quelques fèves de cacao) soit des produits d'élevage (chèvres, poulets...).

Toutes ces observations permettent de préciser aujourd'hui la place fondamentale du cacao au sein des agriculteurs africains. Le cacao constituait une source de revenus (Franqueville; 1987: 112) dans les familles; l'extension de sa culture dans des surfaces assez considérables avait pour but de renforcer ce rôle désormais économique dans les familles. Plus la famille pouvait créer des cacaoyères, plus son pouvoir économique s'agrandissait et l'élevait au-dessus de celles qui n'en avaient pas assez.

Comme source de revenus, la cacaoyère devenait en même temps un bien de la famille qui devait être transmis de père en fils (Franqueville, 1987: 122) de génération en génération afin de garantir la survie de la descendance. La transmission d'une plantation cacaoyère ne se fait pas suivant une règle précise entre le père et sa progéniture. Chez les Beti par exemple, le fils aîné hérite les biens de son père; mais cet héritier est appelé à partager les dits biens avec ses autres frères car il faut préserver la paix dans la famille. C'est dans la logique que les plantations cacaoyères du défunt père sont attribuées d'abord au fils aîné et celui-ci les redistribue ensuite à ses frères par ordre de naissance pour permettre à ceux-ci d'avoir à leur niveau une source de revenus. Et si jamais l'héritier confisque toutes les cacaoyères du père, il lui est recommandé l'encadrement de ses petits et la

résolution des problèmes de la famille conformément aux revenus que lui procurent ces plantations.

Il peut également arriver qu'une veuve, un oncle ou un grand-père décide d'attribuer sa plantation cacaoyère à son neveu, à son homonyme ou à un fils adoptif. Cet acte est ainsi posé devant un témoin (accord verbal ou un testament écrit) afin que la dernière volonté du donateur soit prise en compte après sa mort.

b. Cacaoyer: une preuve de l'appartenance foncière

L'introduction de la culture du cacao dans la vie économique des africains n'avait pas tardé à poser des problèmes fonciers au regard de l'organisation sociale des populations qui la pratiquent et du poids économique qu'elle leur apporte. La plupart de ces populations sont organisées en segments lignagers.

Ce type d'organisation se caractérise habituellement par le regroupement des descendants d'un même ancêtre dans un territoire bien défini. Au quotidien, les différentes familles créées par ces descendants s'approprient les lopins de terre de ce territoire à travers plusieurs mécanismes: certains y fondent un habitat, d'autres les choisissent comme des terrains de chasse, d'autres enfin y créent des cimetières et surtout des champs de cultures. C'est à travers ce dernier mécanisme que la cacaoculture joue un rôle déterminant. Car, s'il est admis que la famille s'approprie le terrain en fonction du nombre de champs de cultures qu'elle y crée, le champs de cacao apparaît ici, comme la preuve indélébile, la marque la plus indiquée pour s'approprier un terrain. Il en est ainsi d'autant plus que le cacao est une culture durable, certaines cacaoyères encore en vie aujourd'hui sont des créations de plus de 20 ans d'âge. Et ceux qui les exploitent actuellement se plaisent à remonter généalogiquement la liste des premiers propriétaires de ces exploitations.

La culture du cacao se situe par conséquent à la base des mouvements, destinés à la conquête du terrain dans bon nombre

de communautés segmentaires⁷. Et l'on retient que lorsqu'un exploitant parvient à s'occuper des plus grands espaces d'exploitation, cela diminue quelque part les surfaces d'exploitation des autres familles du segment. On s'acheminait ainsi vers les litiges fonciers entre les familles. A la limite, le segment se disloquait et quelques uns de ses membres se voyaient obligés d'émigrer pour aller s'installer ailleurs. Et pour marquer leur appropriation sur ces nouveaux terrains, la cacaoculture a tôt fait d'apparaître ici comme une pratique idéale.

c. Cacaoyer: une culture essentiellement masculine

La culture du cacao a permis de comprendre une fois encore les méandres de l'organisation sociale dans plusieurs sociétés africaines. C'est en effet à travers cette culture qu'on perçoit le système de répartition des tâches au sein d'une famille. En Afrique, c'est l'homme qui crée les champs de cacaoyer. Il les crée au fur et à mesure qu'il recherche les terrains de cultures pour assurer la survie de sa famille. Par la suite, il organise le nettoyage de ses plantations, la cueillette des cabosses, le séchage des fèves et leur commercialisation.

Les femmes et les enfants sont considérés dans la plupart des familles africaines comme une catégorie sociale qui constitue pour le chef de famille la main-d'oeuvre dont il a besoin. C'est à ce prix qu'ils interviennent dans les travaux relatifs à la culture du cacao. Leurs principales tâches se situent ailleurs: semer les arachides, ramasser les aliments en brousse, faire la pêche, cuisiner, tendre les pièges; bref, c'est une catégorie de personnes appelées à réaliser les activités économiques destinées à la simple subsistance.

La cacaoculture s'intègre donc en Afrique comme une activité essentiellement masculine. A ce titre, elle confère à l'homme une

⁷ Selon Franqueville (1987: 121) une plantation de cacaoyer ou de caféier constitue un "symbole de mise en valeur de la terre".

autorité de décision, d'organisation et de gestion de la vie familiale. Plus un homme créait des plantations de cacao, plus il développait son pouvoir; il était regardé comme un "grand homme"⁸ dans son milieu social. L'éthique sociale et l'éducation traditionnelle de certains milieux africains ont fait de la cacaoculture une règle fondamentale. Chez les cacaoculteurs bantou du Cameroun, les étapes de la formation de la personnalité d'un jeune homme commençaient par le passage aux rites d'initiation, le mariage, la fondation d'un habitat personnel, la procréation et surtout la création d'une plantation de cacao, source indéfectible de revenus économiques. La masculinité de la cacaoculture en milieu africain trouve ici une base et reflète en définitive les principes organisationnels institués par la société elle-même. Elle propulse l'homme pour tout dire, vers les cîmes de la hiérarchie sociale et économique.

En somme, toutes ces considérations ont circulé aussi longtemps et un peu partout en "Afrique du cacao". Elles devaient leur longévité à la qualité du cacao que nous avons baptisé intentionnellement "cacao colonial". Le cacao hybride, actuellement répandu dans cette zone africaine bénéficie-t-il encore des mêmes considérations? L'ambition de produire plus par l'apport de nouvelles variétés ne bouscule-t-elle pas en profondeur ces considérations, qui, hier ont permis l'acceptation dans les milieux africains?

III.2. Problèmes liés à la culture du cacao hybride

1. Un type très périssable

La pratique quotidienne du cacao hybride en milieu africain a certes permis une nette évolution des familles d'agriculteurs. Par

⁸ Cette expression chez les Bantous renvoie à un type de personne possédant beaucoup de richesse matérielle et humaine et détenant une certaine autorité dans la communauté.

rapport à l'ancien cacaoyer apporté par les colons, ce type ne met pas long pour produire des fruits. Tous les paysans sont unanimes à cet effet. Le cacao de l'époque colonial mettait 5 à 8 ans pour grandir et, enfin, produire. Cette production, selon les cultivateurs, épousait une croissance lente et peu abondante. Seuls, les exploitants des vieilles plantations pouvaient espérer tirer grand profit de la cacaoculture. Il fallait d'ailleurs planter ce cacao sur de larges surfaces pour caresser cet espoir. A cause de cette lenteur dans la croissance et dans la production, certains exploitants des jeunes plantations perdaient leur vie avant de pouvoir goûter aux fruits de leur labeur.

Le cacao hybride a eu le mérite de mettre un terme à cette longue attente. désormais, en tant que qualité regroupant tous les éléments biologiques qui lui assurent une croissance rapide et une production abondante, le cacao hybride permet au cultivateur de bénéficier en peu de temps, d'une récolte abondante; et si le marché du cacao se porte bien, ce cultivateur enregistre de meilleures recettes.

Mais, l'expérience que les cultivateurs ont aujourd'hui de cette plante les amène à faire un constat amère: c'est une qualité qui produit abondamment mais ne résiste pas aussi longtemps qu'ils le souhaitent; dans l'imaginaire de ces cultivateurs, le cacao hybride tient sur une racine centrale qui absorbe abondamment de l'eau dans sol (l'eau est ici la principale substance qui assure la vie à cette nouvelle plante); mais lorsque cette racine centrale rencontre une terre de grelots de pierre, d'argile ou de sable, elle cesse de fonctionner et la plante elle-même meurt. Par ailleurs, les planteurs observent que le cacao hybride rejette la cohabitation avec les arbres sauvages de la forêt tropicale⁹ où on le plante notamment en Afrique. Les planteurs mesurent enfin le caractère très périssable de cette culture par le fait qu'elle supporte très peu d'être envahie par les herbes alors que le cacao de la période

⁹ Sans pour autant justifier leur affirmation, certains planteurs du Cameroun pensent que cette variété pousse sans problème sur le terrain où sont les arbres domestiques tels que le safoutier "*Dacryodes edulis*", l'avocatier et le manguier "*Irvingia gabonensis*".

coloniale produisait même abandonné dans une forêt secondaire ou une simple brousse pendant des années.

2. Un type vulnérable aux maladies

L'autre déception des planteurs du cacao hybride semble provenir de sa vulnérabilité aux maladies. Mais ce constat, à vrai dire, n'est pas une invention des planteurs africains, les milieux de vulgarisation scientifique du cacaoyer hybride ont déjà fait état de l'abondance de ces maladies qui frappent les divers types de cacao hybride¹⁰; des études scientifiques pour éradiquer ces maladies sont abondantes. Partout où se pratique la culture du cacao en Afrique, des expériences sur l'efficacité des résultats de ces études se tiennent.

Cependant, face à ces efforts purement scientifiques, le planteur africain semble juger l'impact de ces fléaux à sa manière. Pour lui, la vulnérabilité du cacao hybride vient de la nature de la plante. C'est une plante molle. Une seule piqûre des insectes pourrait créer une brûlure qui s'achève par une grande ouverture du bois de manière à atteindre la moelle centrale du bois. Par ailleurs, comme il est apparu dans le cadre du caractère périssable, la forêt tropicale africaine est un environnement indexé: trop de brousse dans une plantation favorise les attaques du cacaoyer hybride par des maladies. Certaines essences sont identifiées au Cameroun comme source de plusieurs maladies. C'est le cas du Parasolier "Musanga cecropiodes" (asseng: Beti), du palmier à huile "Elaeis guineensis" (alen: Beti) et de l'Arbre à fourmis "Barteria fistulosa" (Engâ-kom: Beti).

Ces observations faites par des planteurs eux-mêmes peuvent avoir quelques explications scientifiques, donc acceptables. C'est les moyens logistiques qui manquent ici pour nous en convaincre. Mais il convient de noter aussi que ces observations nous présentent un planteur africain face à un phénomène, à un problème auquel il n'a pas de solution sous la main. Dans certains

¹⁰Raoul A. Muller: 1980.

pays africains aujourd'hui, croupissants sous le poids de la crise économique, les services agricoles de vulgarisation et d'encadrement du planteur de cacao ne fonctionnent plus de manière à mieux armer le planteur dans la lutte contre ces maladies¹¹. Voilà qui renforce la tendance du paysan africain à négliger la culture du cacao hybride, à renforcer son appréhension artisanale des maladies du cacao et à revaloriser si besoin est, le cacaoyer des variétés de l'époque coloniale.

3. Un type de petite taille

Le dernier problème, et pas le moindre, de la culture du cacao hybride est posé par la petite taille d'un type des cacao hybrides.

Une chose évident, dans la conception et l'invention d'un type de cacao hybride, il était question de faciliter la récolte des cabosses, fussent-elles accrochées sur les branches les plus au sommet de plante. Il était également question de permettre aux planteurs de pouvoir arroser leurs plantes de façon complète et satisfaisante sans avoir trop besoin de diriger les jets d'eau mélangée au produit phytosanitaire vers les cimes lointaines de l'arbre. Il était enfin question de permettre aux planteurs de pouvoir débarrasser le cacaoyer des plantes envahissantes ou parasitaires sans chercher à se servir de l'échelle ou de la corde à grimper.

Mais, à vouloir ainsi faciliter la tâche aux planteurs, il semblerait qu'on leur a créé d'autres difficultés. Selon les cacaoculteurs africains, l'hybride de petite taille planté d'ailleurs à des faibles distances¹² les uns les autres, ne facilite pas la circulation dans la plantation à cause de son feuillage touffu, autant ce feuillage ne

¹¹ Au Cameroun, le Programme National de Vulgarisation et de Formation Agricole (PNVFA) est né des cendres de la SODECACO depuis 1988. Mais cette structure ces énergies non pas sur le cacao essentiellement. Elle s'occupe aussi de la culture de plusieurs autres produits agricoles. Ce qui ne facilite pas du tout sa mission de relever le système de vulgarisation et de formation agricole.

¹² L'espace conseillé par les agents vulgarisateurs de la cacaoculture au Cameroun est de 2 m entre deux plants.

s'élève pas en altitude, autant il s'étale et s'entrelace au niveau du sol avec les feuillages des autres cacaoyers.

Cette difficulté de circuler devient d'autant plus importante lorsqu'on compare la taille de ces cacaoyers hybrides au physique généralement élancé de la population des planteurs d'Afrique¹³. Ce physique apparaît ici bien plus comme la première équation difficile à résoudre par les planteurs eux-mêmes. Sinon, comment concevoir ces géants des forêts africains se plier presque en 3 ou en 4 pour nettoyer à la machette les pieds du petit cacao hybride¹⁴? Nettoyer ici une telle plantation, on s'en doute, nécessite donc une endurance physique plus qu'habituelle de la part du planteur africain. Le défaut d'une telle endurance a pour conséquence des plantations mal entretenues et une baisse de la production tout simplement.

Par ailleurs, l'imaginaire du planteur africain nous fournit un autre cas de réflexion. Le géant cacaoyer de l'époque coloniale est regardé chez les africains comme celui qui retient les rayons solaires verticales de la zone équatoriale, crée de l'ombrage au pied des plantes, ce qui empêche donc la repousse abondante des herbes dont le feuillage se situe presque au niveau du sol. Le cacao hybride, de part ces caractères morphologiques, semble plutôt favoriser la repousse rapide et abondante des herbes dans la plantation; ceci donne au planteur plus de travail encore au cours de la saison. La mentalité du planteur africain du cacao veut que, plus la cacaoyère prend de l'âge, moins le planteur aura à la désherber. Car les herbes disparaissent naturellement et progressivement aux pieds des plantes.

¹³ Forment A (1989: 68) affirme ici que l'environnement influence sur la morphologie du corps des personnes qui y habitent. Ainsi, la savane produit des êtres géants et minces, tandis que la forêt cache des personnes d'une taille moyenne et massives. Ceci constitue un profil qui rend difficile la circulation dans l'épaisseur de la forêt tropicale.

¹⁴ Mais par rapport aux africains des races soudanaise et Nilotique ces planteurs se caractérisent par une taille moins haute (1.64 m - 1.66 m) (Leroi: 1984) cela suffit néanmoins pour qu'ils se sentent incommodes au pied du cacao hybride.

CONCLUSION

En évoquant les considérations socioculturelles et les problèmes liés à la pratique de la culture du cacaoyer, notre objectif consistait à présenter les nouveaux défis que doit relever le "déflaté" Camerounais reversé dans le monde rural sous le vent de la crise économique et de la pauvreté, son corollaire.

A partir d'une analyse anthropologique, nous avons constaté que la culture du cacaoyer avait su s'intégrer en Afrique parce qu'elle apportait une certaine satisfaction dans l'économie de subsistance des familles. Par ailleurs, avoir une cacaoyère c'est consacrer un bien qui doit se transmettre héréditairement; c'est aussi créer la voie qui donne accès à l'autorité foncière et au pouvoir socio-économique.

Or, aujourd'hui, le cacaoyer hybride cultivé dans les champs semble plutôt poser de sérieux problèmes au monde rural et plus encore aux "déflatés", nouveaux paysans: non seulement cette variété ne rassure plus les besoins vitaux suscités mais encore le "déflaté" ne s'accommode pas facilement à l'environnement socio-économique que lui impose la pratique de cette culture.

Cette inadaptation à la cacaoculture favorise donc le développement des nouvelles cultures caractérisées par des rendements rapides et par moins de blocages socioculturels dans la pratique. ceci permet alors aux "déflatés" de résoudre en peu de temps l'équation de sa réintégration en milieu rural. Par ailleurs, dans le cadre de la politique de vulgarisation de nouvelles cultures, le "déflaté", de par l'ouverture d'esprit que procure son long séjour urbain, apparaît ici comme une meilleure porte d'entrée de nouvelles idées, de nouvelles techniques et politiques agricoles dans le monde rural.

Voilà qui justifie aujourd'hui la participation massive du "déflaté" dans divers Comités Agricoles villageois où il assume des fonctions non moins importantes.

BIBLIOGRAPHIE

- Ian Piper, 1980
D'une valeur d'échange à une valeur marchande. Le Courrier ACP, n° 61.
- Eza Boto (sans date),
Ville Cruelle. Paris, Éditions Africaines, Lyon.
- Liabeuf J. 1980,
Variétés cultivées dans les Etats, ACP, Le Courrier ACP. n° 61.
- Raoul A. Muller (1980)
Les principales maladies du cacaoyer. Le Courrier-ACP. n° 61.
- Leroi Gourhan, A., (S/Direction de), 1981,
Les races noires. L'homme et les sciences de la vie. T. 5. Paris Clarté.
- Froment A., 1989,
Body morphology and the savana-forest transition: a West african example.
 International Journal of Anthropology. Vol. 4. N° 1-2.
- Franqueville, A., 1987,
Une Afrique entre le village et la ville, éd. ORSTOM.
- Assoumou, J., 1977,
L'économie du cacao, agriculture d'exportation et bataille du développement en Afrique tropicale. J. P. Delarge, Paris.
- La Voix du Paysan, N° 55-Août 1996 - Yaoundé
- Russel Bernard, H. 1988,
Research Methods in Cultural Anthropology. SAGE Publications.
- Patrick Gubry et al.,
Le retour au village: une solution à la crise économique au Cameroun?
 L'harmattan, 1996.
- PNUD, 1997,
Cameroun: co-opération pour le développement. Rapport de 1996.